

Messe de rentrée 2026 de l'enseignement catholique

Le livre de Qohéleth entendu en première lecture est d'un réalisme froid : « *vanité des vanités, tout est vanité* ». A l'heure de la promotion personnelle sur les réseaux sociaux, voilà l'apparence déjouée et le vide de certaines entreprises mis à jour. Oui, beaucoup de vanité dans notre monde et dans nos relations les uns avec les autres, c'est un fait ! Une réponse à la vanité est donnée quelques mots plus loin : « *une génération s'en va, une génération s'en vient* ». Nous sommes de passage et il nous faut apprendre à être à notre place durant un temps, puis à laisser notre place à d'autres. Agir, non pour soi, mais dans la pensée de celui ou celle qui succédera : c'est une attitude qui nous situe en relation de réception et de transmission, et non seulement d'auto-réalisation.

Dans nos écoles, personne ne peut agir seul. Nous sommes en relations d'interdépendance pour décider, agir et éduquer. C'est à raison que l'on parle de « communauté éducative ». Sans affaiblir la place et la responsabilité de chacun, nous pouvons faire nôtre cette prière de saint François d'Assise, comme réponse à la vanité et à l'enflure possible : « *sainte humilité confond l'orgueil et tous les vaniteux de ce monde*¹ ».

Cultiver l'humilité est un grand bien : la personne humble n'occupe pas toute la place, mais laisse leur place aux autres ; la personne humble écoute les avis et accepte ceux qui sont bons ; la personne humble reçoit les critiques ou les compliments avec la même liberté de cœur ; la personne humble est décentrée d'elle-même et prend en compte la communauté à laquelle elle appartient et chacun en particulier.

Jésus, l'homme dont Hérode entendait parler (Luc 9, 7-9), est le modèle de la personne humble. Lui, le Fils de Dieu, s'est abaissé, prenant la condition de serviteur, portant sur ses épaules nos péchés, pour que nous ayons la vie : l'identité de Jésus est sa mission, Sauveur du monde au cœur doux et humble, jusqu'au témoignage suprême de la croix. L'humilité de Jésus se découvre aussi dans l'écoute du questionnement de l'autre, dans le temps : pensons à sa pédagogie avec les apôtres. Cela confirme une affirmation du pape Léon XIV dans son encyclique *Magnifica humanitas* : « *les processus éducatifs ont besoin de temps de croissance, d'une confrontation avec la réalité au-delà des apparences et d'un cheminement patient* » (n°140). De ce fait, « *à une époque où la vérité est souvent soumise aux intérêts et aux stratégies de communication, le monde de l'éducation revêt une importance cruciale. Mais les transformations technologiques rapides mettent en évidence notre manque de préparation sur le plan éducatif. L'omniprésence des médias numériques engendre une culture de l'immédiateté et de l'hyperstimulation, qui alimente la fatigue, l'ennui et l'apathie face à l'effort nécessaire pour rechercher la vérité* » (n°139).

Comment répondre à ce défi ? le pape appelle à une indispensable « alliance éducative » entre les responsables politiques, les institutions éducatives et les familles (n°142). A cette perspective, j'ajouterai la prise au sérieux de la vie intérieure ou spirituelle de toute personne, à commencer par les enfants et les jeunes. Prendre au sérieux la vie spirituelle aide à grandir en patience, dialogue et gratitude. Un maître, comme le frère carme Laurent de la résurrection, au XVII^e siècle, nous l'enseigne : « *la pratique la plus sainte, la plus commune et la plus nécessaire en la vie spirituelle est la présence de Dieu : c'est se plaire et s'accoutumer en sa divine compagnie, parlant humblement et s'entretenant amoureusement en tout temps avec lui,*

¹ *Salutation des vertus*, 12.

à tout moment, sans règle ni mesure, surtout dans les temps des tentations, des dégoûts et même des infidélités et des péchés² ». La présence à Dieu en toutes circonstances, et avec confiance, voilà une réponse aux défi culturels ambiants.

En cette nouvelle année, menons le bon combat, ainsi que le formulait, au XX^e siècle, le patriarche de Constantinople Athénagoras : *« Je suis désarmé. Il faut mener la guerre la plus dure contre soi-même. Il faut arriver à se désarmer. J'ai mené cette guerre pendant des années, elle a été terrible. Mais maintenant, je suis désarmé. Je n'ai plus peur de rien, car l'amour chasse la peur. Je suis désarmé de la volonté d'avoir raison, de me justifier en disqualifiant les autres. Je ne suis plus sur mes gardes, jalousement crispé sur mes richesses. J'accueille et je partage. Je ne tiens pas particulièrement à mes idées, à mes projets. Si l'on m'en présente de meilleurs, ou plutôt non pas meilleurs, mais bons, j'accepte sans regrets. J'ai renoncé au comparatif. Ce qui est bon, vrai, réel, est toujours pour moi le meilleur. C'est pourquoi je n'ai plus peur. Quand on n'a plus rien, on n'a plus peur. Si l'on se désarme, si l'on se dépossède, si l'on s'ouvre au Dieu-Homme, qui fait toutes choses nouvelles, alors, Lui, efface le mauvais passé et nous rend un temps neuf où tout est possible³. »*

Frère Eric Bidot, ofm cap, évêque de Tulle
Collégiale Saint Martin, Brive-la-Gaillarde
Jeudi 24 septembre 2026

² Frère Laurent de la Résurrection, *Ecrits et entretiens sur la pratique de la présence de Dieu*, Cerf, 2026, p.103.

³ Paroles prononcées par le patriarche, rapportées et mises en forme par le théologien orthodoxe Olivier Clément dans son livre *Dialogues avec le patriarche Athénagoras*, publié aux éditions Fayard, en 1969.